

prétation à côté, pas plus qu'aucune exception. En vous obéissant, je n'ai fait que mon devoir et le ciel m'aurait punie si j'avais agi autrement.

—Alors, moi, comment me juges-tu? me demanda-t-elle faiblement.

Comme l'instrument dont s'est servie la Providence pour m'éprouver.

—Je voudrais te croire... Mais non, ne m'abuse pas. Rien ne peut atténuer mes torts, ils sont trop grands pour cela et pour que Dieu me les pardonne, lui qui les jugera dans son intégrité, je veux que toi-même tu m'aies absoute d'avance.

Ma mère se souleva péniblement sur sa couche. Un éclair illumina la chambre, et je vis ses yeux tout brillants de larmes.

—Ma fille, continua-t-elle, ta mère te demande pardon de t'avoir fait tant souffrir. C'est dur pour une mère d'explorer son enfant, et pourtant, je voudrais avoir la force de me traîner à tes genoux.

Je me dressai et l'entourai de mes deux bras en sanglotant éperdument.

—Assez, assez, maman! vous n'avez pas à vous excuser.

—Si, si, répéta-t-elle avec exaltation. Je veux que ta bouche prononce les paroles de paix, afin que quand Dieu me demandera ce que j'ai fait de l'enfant qu'il m'avait confiée, je puisse lui répondre que tu m'as pardonné.

Je ne pouvais me résoudre à faire ce qu'elle me demandait, mais elle retomba si faible sur ses oreillers, pâlie par tant d'efforts, que je m'écriai le coeur broyé:

—Je vous aime, ma mère; je vous ai toujours aimée et je supplie le ciel de vous pardonner comme... comme je le fais moi-même, pour les torts que vous croyez avoir eus envers moi.

Une douce sérénité se répandit sur son visage et moi, complètement bouleversée par cette scène, je tombai à genoux devant elle et cachai ma figure dans ses draps.

Elle posa sa main exsangue sur ma tête.

—Ma Suzanne, je ne t'ai pas tout dit... Tu viens de me pardonner comme Jean Ménard l'a fait... Je l'ai vu avant qu'il

meure; il m'avait fait demander, ajouta-t-elle lentement.

J'ignorais cette circonstance, et mon souffle soudain arrêté, oubliant l'heure et le lieu, mes yeux interrogèrent ma mère.

—Je l'ai vu, reprit-elle tout bas. Il m'a confié une lettre, à te remettre, et sachant combien la chose était délicate, il m'a laissée libre de la détruire.

—Vous l'avez brûlée! bégayai-je angoissée.

—Non. Dans cette lettre, il te faisais ses derniers adieux et te recommandait de protéger sa fille, comme je savais que rien ne pressait, je l'ai gardée. Elle est là sous mon oreiller... la voilà, je te la remets.

Je saisis le papier, avide de le lire, mais ma mère posa sa main sur la mienne pour calmer mon ardeur.

—Non, pas tout de suite... Tu en prendras connaissance quand je ne serai plus là. Si près du tombeau, mon âme est détachée des vains préjugés d'ici-bas, je vois plus clairement le néant de nos lois humaines, et c'est pour cela que je te remets à toi, la femme de Pierre, la lettre d'adieu que t'a envoyé "l'autre" — l'autre qui peut-être aux yeux de Dieu, te touche d'aussi près que Pierre. — Si le monde savait que j'ai servi d'intermédiaire, il crierait au sacrilège: une mère accepter pareille chose! Peu importe... pourtant, je préfère ne plus être là quand tu la liras.

—Je ferai ce que vous voudrez, ma mère, répondis-je en serrant précieusement dans mon corsage l'écrit de Jean.

Les yeux de ma mère se fermèrent un long moment, et quand elle les rouvrit, elle vit mon regard anxieux fixé sur elle. Elle devina les questions que je n'osais lui poser.

—Tu veux savoir quelque chose, fit-elle faiblement.

—Je crains de vous fatiguer.

—Interroge-moi?

—Comment Jean est-il mort? murmurai-je en rougissant d'oser revenir là-dessus.

—Comme il avait vécu... tout aussi noblement... en prononçant ton nom.

—Quoi, devant sa femme?